

Nous n'analyserons pas ici en détail l'importante étude anthropobiologique, développée sur 115 pages qui ravissent l'archéologue, heureux de cette occasion peu fréquente. Tous les restes osseux ne sont pas exploitables, compte tenu de l'acidité du sol, souvent aggravée par les coffres, mais quatre-vingt-sept individus suffisamment conservés, de toutes les périodes, fournissent l'opportunité d'un travail concernant les paramètres biologiques généraux (genre, âge au décès, taille, paléopathologie) ainsi que les traits ostéoscopiques (les caractères discrets, permettant la mise en relation parentale des individus), montrant l'homogénéité de cette population. Ce « Catalogue des sépultures » est un outil essentiel, qui ne connaît pas d'équivalent à l'heure actuelle dans les publications bretonnes.

D'ailleurs, en terminant, notons que l'ouvrage lui-même est unique en Bretagne, et peu fréquent en France : merci au passage, aux éditions Errance, d'avoir pris le risque de l'éditer ! Il est en effet exceptionnel qu'une si petite surface de fouille permette des conclusions si importantes, dans la longue durée, grâce, il est vrai, à un fonds documentaire rare. Souhaitons que ce cas ne demeure pas un hapax breton, mais que, bien au contraire, il soit suivi par d'autres fouilles, d'autres collaborations et d'autres publications.

Philippe GUIGON

Jean-Marie GUILLOUËT et Nicolas FAUCHERRE (dir.), Jean-François CARAËS et Alain GALLICÉ (éd.), *Nantes flamboyante (1380-1530)*, actes du colloque organisé par la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique au Château des ducs de Bretagne, Nantes, 24-26 novembre 2011, n° hors série du *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 2014, 282 p., ill. n. b. et coul.

Plus de quarante ans après la publication de l'ouvrage pionnier de Roland Sanfaçon, *L'architecture flamboyante en France* (Les presses de l'université Laval, Québec, 1971) – qui avait d'ailleurs choisi d'illustrer sa quatrième de couverture par un grand édifice breton, Saint-Malo de Dinan –, la création artistique de la fin du Moyen Âge s'est enfin dégagée des préjugés tenaces dans lesquels la tenait l'historiographie française depuis le temps de Mérimée et de Viollet-le-Duc. À preuve le luxueux numéro hors série de son *Bulletin* dans lequel la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique (SAHNLA) a réuni, l'an dernier, les actes du colloque tenu en novembre 2011 au château des ducs de Bretagne, sous le titre *Nantes flamboyante 1380-1530*.

Précédé d'un avant-propos de Jean-François Caraës, président de la SAHNLA, maître d'œuvre du colloque et de la publication des actes, et d'une introduction des directeurs scientifiques de la manifestation, Nicolas Faucherre et Jean-Marie Guillouët, le volume réunit vingt-deux contributions (dont quelques-unes ne sont à

vrai dire que des reprises d'articles antérieurs), regroupés en quatre grands chapitres : « Le contexte de la création », « L'architecture religieuse », « Les arts figurés », « L'architecture militaire et civile ».

Le premier s'ouvre par une brillante synthèse de Michael Jones (fort bien traduite par Catherine Laurent et judicieusement accompagnée d'une carte de Nantes flamboyante), qui campe le contexte géopolitique et artistique breton et nantais du xv^e siècle. Suit un texte de Carine Desrondiers sur l'art de la serrurerie à Nantes, pas franchement à sa place dans cette section, mais solide et enrichie de suggestifs documents d'archives. Pierre-Gilles Girault passe ensuite en revue les résidences ligériennes d'Anne de Bretagne, de Nantes à Blois en passant par Loches et Amboise. De sa thèse d'École des chartes soutenue en 2010, Caroline Vrand tire la matière d'un savant article sur la gestion des collections de la duchesse et reine, où elle met en valeur la personnalité du « tapissier » Jehan Lefèvre, à la fois licier et conservateur du mobilier, et le rôle du château de Nantes comme garde-meubles personnel d'Anne, notamment pour ses objets les plus précieux.

Très attendue, la section traitant de l'architecture religieuse se révèle d'un intérêt assez inégal. Pascal Filâtre pose son regard d'architecte du patrimoine sur la chapelle des Minimes, fondée par François II en 1468, dont il a conduit la récente restauration. Un examen attentif de la charpente lui suggère que le voûtement de l'édifice n'a été décidé qu'en cours de chantier, un cas de figure qu'on retrouve vers 1500 à Notre-Dame-de-Pitié du Croisic. La qualité des relevés qui illustrent son article mérite d'être saluée. L'étude de Lény Charrier, « La collégiale Notre-Dame : une nécropole ducal ? », cite en abondance la savante monographie de Stéphane de La Nicollière, publiée en 1865, sans l'enrichir substantiellement. En revanche, la contribution de Mathieu Laurens-Berge montre combien l'archéologie du bâti peut éclairer la compréhension de ce même édifice, dont les derniers vestiges sont aujourd'hui intégrés dans un immeuble d'habitation. Les puristes critiqueront la présence dans un volume intitulé *Nantes flamboyante* de la contribution, au demeurant passionnante, de Flaminia Bardati sur la chapelle de Thomas Le Roy dans l'église Notre-Dame, dont elle avait donné une première version en 1997 dans les *Quaderni PAU*. Cet édifice malheureusement démembré est, en effet, une œuvre éminemment italienne, même si l'auteur en attribue la mise en œuvre à des maçons et sculpteurs français. L'hypothèse d'artistes transalpins, dépêchés de Rome par le prélat commanditaire, aurait sans doute pu être discutée. Quelques années plus tôt, le tombeau de Thomas James à Dol n'avait-il pas été exécuté par le Florentin Jean Juste ? Jean-Marie Guillouët revient sur le chantier de la cathédrale, qu'il connaît admirablement, par le biais de son insertion dans le réseau de la voirie médiévale. Il y reprend de façon convaincante l'idée, qu'il avait déjà énoncée antérieurement, d'un projet, vite abandonné, qui aurait traité le massif occidental comme un « porche transversal couvert », fermé vers la nef, afin de perpétuer le souvenir d'une ancienne circulation. Emmanuel Maugard étudie la reconstruction de Saint-Nicolas à partir

des livres de comptes de la fabrique. Son texte se révèle plus intéressant pour éclairer la vie économique et sociale d'une paroisse que pour sa contribution à l'histoire de l'architecture, malgré une apostille rédigée par N. Faucherre.

Les arts figurés sont à l'honneur avec l'étude de Joris Corin Heyder, qui propose de voir dans les *Heures* de Marguerite de Foix un texte écrit à Paris vers 1450 et acquis par François II pour être enluminé par un atelier breton – sans doute nantais – influencé par Jean Fouquet et la peinture flamande. À la suite de Paul Vitry et d'Eberhard König, Christine Seidel rapproche le cycle de l'Ancien Testament sculpté du massif occidental de la cathédrale de Nantes de l'illustration des livres d'heures contemporains (en particulier des enluminures du Maître de Jouvenel), et suggère des influences réciproques entre enlumineurs et sculpteurs. Françoise Gatouillat, elle, s'attache à une œuvre fragmentaire et méconnue mais passionnante, la grande verrière ouest de la cathédrale, commandée par la reine Anne vers 1507, et donc contemporaine du tombeau de ses parents et des *Grandes Heures* de Jean Bourdichon. Une fine étude stylistique (sagace comparaison avec les verrières de la galerie de la rose nord de Sens) et iconographique (le thème de la *Fontaine de Vie*, issu des mystiques des Pays-Bas et adopté dans le Val de Loire autour de 1500) amène l'auteur à attribuer l'œuvre à un artiste tourangeau, probablement de l'entourage de Jean Poyer, qui avait décoré un psautier pour la reine. Frédéric Tixier apporte un éclairage bienvenu sur le commerce du luxe à Nantes à la fin du Moyen Âge. L'article d'Haude Morvan sur les sépultures du couvent des Cordeliers n'est pas sans intérêt, mais son corpus ne relève pas pour l'essentiel de la période prise en compte dans l'ouvrage. Enfin, Évelyne Thomas fait le point des connaissances sur une réalisation majeure des années 1510, hélas parvenue jusqu'à nous à l'état de vestiges, la chapelle de la Madeleine, où le répertoire de la première Renaissance fait bon ménage avec une mouluration encore gothique dans le retable monumental et le tombeau de Guillaume Guéguen.

La dernière partie renferme quelques-unes des contributions les plus neuves et les plus stimulantes de l'ensemble. C'est d'abord la solide étude de Maël Pacaud sur la porte Saint-Pierre : singulier édifice, à la fois partie du logis épiscopal – reconstruit en 1477 – et élément du système défensif urbain, dont le plan a d'ailleurs été dicté par une construction remontant au Bas-Empire. Ses confrères archéologues Jérôme Pascal, Nicolas Bonnin, Philippe Boeckler et Sitâ André apportent de sérieuses contributions sur les fouilles du château et sur le domaine épiscopal de la Touche. Jean Guillaume remet en cause la chronologie généralement admise des logis princiers du château de Nantes, à savoir une construction homogène de François II, dont la fille se serait bornée à orner les superstructures. En réalité, et l'historien le démontre avec brio, le château du dernier duc Montfort se composait du seul logis nord, commencé en 1466, desservi par une tour d'escalier et complété par une aile de services dont le rez-de-chaussée, affecté aux cuisines, recevait en 1477 une couverture provisoire. Veuve de Charles VIII en 1498, la reine Anne entreprit

alors de surélever ce logis neuf et d'en faire un édifice grandiose, magnifié par des lucarnes inspirées des résidences flamboyantes du Val de Loire et par les superbes loggias superposées venues couronner le corps intermédiaire. Au passage, l'auteur ne manque pas de décocher quelques flèches à la récente « restauration » subie par le monument, critiques qui pourraient également s'adresser à l'hôtel Saint-Aignan, que traite ensuite L. Charrier. Autre article magistral, celui que Jean-Jacques Rioult – assisté de son complice dendrochronologue Yannick Le Digol – consacre au logis de Jean de Rouville. À l'aide de documents graphiques soignés, l'auteur décrypte toutes les singularités de ce bâtiment atypique, construit dans les années 1460 par un clerc diplomate qui comptait parmi les grands commis de François II.

D'une manière générale, l'iconographie de l'ouvrage est excellente et bien choisie. En revanche, on déplore que les textes n'aient pas fait l'objet d'une relecture suffisamment attentive, qui aurait permis d'évacuer de trop nombreuses coquilles (Alizas, pour Auzas, p. 94 n. 4, Hawks pour Hawke, p. 244), fautes d'orthographe, maladroites de style. La juxtaposition d'articles d'historiens chevronnés et de chercheurs novices se révèle souvent cruelle pour ces derniers. Tel commet de regrettables erreurs (Pierre Dumolinet, présenté comme le président d'une improbable congrégation de Vannes – il faut lire : de Saint-Vanne, bien évidemment, p. 126 –, titre qui appartient en réalité au P. Jérôme du Moulinet, prieur de Novy dans les Ardennes), tel autre manifeste une maîtrise problématique de l'expression écrite, au risque de rendre certains passages illisibles (« [...] les vestiges conservés ont voulu faire valoir les cinq siècles d'histoire vécus par l'édifice », p. 241). Plus grave, le vocabulaire normalisé de l'architecture est loin d'être acquis par tous les auteurs : absidial pour absidal (p. 73), arcature pour arcade (p. 83), etc. Péchés véniels au regard de la somme d'informations réunies dans l'ouvrage, certes, mais qui en perturbent trop souvent la lecture. Enfin, si la plupart des auteurs mettent à juste titre les créations nantaises en relation avec le milieu ligérien, bien peu en revanche cherchent à les resituer dans le contexte historique de la Bretagne, dont Nantes était pourtant la capitale. Faut-il y voir un effet inhibant de l'actuel découpage administratif ?

Philippe BONNET

Emmanuelle LE SEAC'H, *Sculpteurs sur pierre en Basse-Bretagne : les ateliers du XV^e au XVII^e siècle*, ouvrage préparé par Jean-Yves ÉVEILLARD, Dominique LE PAGE et Fañch ROUDAUT, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Arts & société, 407 p., ill. n. b. et coul., un cédérom.

En 2010, Emmanuelle Le Séac'h soutenait sa thèse à l'université de Bretagne occidentale de Brest. Disparue prématurément, l'auteure n'a pu faire le travail de réécriture préalable à une publication. En hommage au chercheur, trois des membres